

Rencontre entre Françoise Péetrovitch et Philippe Piguet le 27 mai 2005,
lors de la présentation du livre « *J'ai travaillé mon comptant* »



20,7 x 26,5 cm

208 pages

couverture souple à rabats

dos carré cousu collé

Prix public 29 €

n°ISBN 2-9513040-5-6

Avant même d'engager cet entretien, j'aimerais poser quelques repères. Le travail artistique de Françoise Péetrovitch est fondé sur un certain nombre d'éléments qui sont, entre autres, le dessin, la pratique de l'estampe, le travail d'édition et un goût irrépessible pour le narratif, qu'il s'agisse d'une histoire vécue ou d'une histoire imaginée... Ce qu'il me paraît important de dire, c'est la constante préoccupation de Françoise pour la mémoire, pour le temps perdu ou retrouvé... une préoccupation d'ordre quasi existentielle, qu'on retrouve dans son travail, quelque forme qu'il prenne. Ce qui est intéressant dans la publication de *J'ai travaillé mon comptant*, c'est que ce livre prolonge une dynamique de travail développée dans une autre aventure, elle aussi assez imposante, et qui s'était déroulée sur deux années : « Radio Péetrovitch ». Du 27 mai 2000 au 27 mai 2002, chaque jour, à l'écoute du titre de la première information du matin sur France Inter, Françoise avait immédiatement réalisé un dessin, puis un autre dans la journée, généralement plus intime. L'ensemble, regroupé dans 24 classeurs, un par mois, constitue une somme, une somme de temps non pas suspendu mais enregistré.

Intéressons-nous donc à ce nouveau travail, *J'ai travaillé mon comptant*. Ce titre est-il extrait de l'un des entretiens que tu as mené ou s'agit-il d'une invention ?

C'est une parole que j'ai entendue et elle s'est imposée à moi, comme un résumé de toutes ces rencontres. L'expression populaire s'écrit « mon content », mais j'ai voulu induire cette idée, d'avoir fait son compte de travail, d'avoir compté dans la société, d'avoir accompli quelque chose. « J'ai fait ce que j'avais à faire ». C'est un sentiment que j'ai perçu souvent chez les personnes interrogées et d'ailleurs l'expression n'appartient pas à notre époque.

Qu'est-ce qui a motivé ce projet ? Est-il en relation avec ton histoire personnelle, le souvenir d'une conversation avec un grand parent, une connaissance proche ?

Dans ma pratique, il y a toujours un intérêt pour la mémoire, sous différentes formes : moments éphémères, correspondances écrites, contemplation et souvenir des lieux, avec les paysages peints par exemple. Je voulais ici entendre et faire entendre une mémoire qui va disparaître, qui n'est pas celle de mes parents.

Une des forces de ce projet aura été que je ne connaissais pas les gens interviewés, qu'ils ne me connaissaient pas non plus : il y a eu quelque chose de fugitif dans ces rencontres et ces personnes savaient qu'elles n'auraient pas à me revoir.

Dans le projet « Radio Péetrovitch », tu passais du collectif à l'individuel, de l'anonyme au privé...

Oui, il y avait un peu de ça : la parole recueillie était de l'info émise par l'Agence France-Presse, une parole officielle, diffusée. Ici, j'ai eu envie d'avoir en face de moi de vraies personnes plutôt qu'un objet, mon transistor ! J'ai eu envie de rencontres partagées, de conversations privées.

Comme cette aventure a-t-elle été préparée ? Comment a-t-elle été rendue possible ? Comment as-tu choisi ces personnes ?

Au départ, il y a eu un travail réalisé lors d'une résidence dans une maison de retraite, à Hennebont, en collaboration avec l'atelier lithographique « Le Petit Jaunais » : nous avons réalisé, sur place, un livre en six exemplaires, avec ce principe d'interroger des personnes âgées. Le petit nombre d'exemplaires, induit par le temps de réalisation et la technique de reproduction en lithographie, m'a paru un non-sens par rapport à la volonté de transmission d'une parole, requise par cette démarche. Dès lors, le projet « J'ai travaillé mon comptant » a été conçu d'emblée comme un livre et un livre à tirage plus large en offset. Avec

l'éditrice, Patricia Perdrizet, nous avons cherché des partenaires actifs. Comment j'ai choisi les gens ? En ne les choisissant pas ! J'ai laissé ce soin aux structures partenaires, centres d'art, musées, hôpitaux, mairies... Je n'ai fait aucune sélection. J'ai rencontré cent personnes et ces cent personnes sont dans le livre.

Par quelles procédures ces cent personnes sont-elles venues à toi ?

Par exemple, lorsque nous étions dans un hôpital, c'est souvent le personnel soignant qui a fait le lien et chacune de ces personnes, à qui le projet avait été expliqué, était volontaire.

En amont, tu n'avais pas d'intention particulière ?

J'avais simplement l'intention de ne pas en avoir ! Ne connaissant pas la profession de mes interlocuteurs avant de les rencontrer, j'ai eu un vrai questionnement ; je voulais savoir, c'est tout.

Et dans la pratique, comment ça se passait ?

J'ai passé peu de temps avec chacune de ces personnes : une demi-heure à une heure environ. Je les ai rencontrées là où elles vivaient, dans les foyers, les maisons de retraite, à leur domicile, à l'hôpital également. J'étais accompagnée d'une assistante qui prenait le son, ce n'était pas un tête à tête. En plus de l'enregistrement, je prenais des notes dans un carnet.

Tu filmais, tu photographiais ?

Non, il n'y a eu aucune image animée, mais quelques photos, des documents. Je me suis présentée comme « quelqu'un du côté du dessin » ; la confiance a été immédiate.

Est-ce qu'il y a eu des entretiens complètement ratés ?

Non, il n'y en a pas eu. Il y a eu des gens qui ont voulu dire peu, d'autres beaucoup.

Il me semble intéressant de relever une opposition dans ta démarche : il y a à la fois une volonté de ne pas trop entrer dans un échange intime et en même temps, une volonté de capter de l'intime. C'est un paradoxe et là est peut-être le suc de l'ouvrage...

Ce n'est pas de la littérature : il y a une parole brute que j'ai voulu restituer. Ce que j'ai entendu, je l'ai retranscrit au plus près — ce sont les textes figurant sur les pages de gauche du livre. À chacun, j'ai posé deux questions : « Vous souvenez-vous de votre première embauche ? » et « Avez-vous un souvenir marquant de votre vie au travail ? ». Ces questions sont très simples, factuelles, mais elles ont révélé des vécus profonds : les humiliations, les souffrances, les ratés ; les joies et les réussites aussi. Ce questionnaire neutre a mis à jour des choses très personnelles, des questions d'identité.

Est-ce que c'était éprouvant ?

Oui, bien sûr. J'ai rencontré des gens passionnants, qui avaient une envie de dire, de raconter des choses fortes, très intimes, même si cela passait par le récit d'anecdotes. Je m'étais donné la règle de faire des rencontres courtes ; cela m'a préservée et préservé aussi l'écriture et le dessin ultérieur.

Le texte, une fois écrit, le faisais-tu relire ?

Jamais. J'en ai eu parfois la demande, mais je n'ai jamais voulu montrer le travail en train de se faire. C'était un principe.

Et le dessin, à quel moment arrivait-il ?

Dans un rapport de continuité avec l'entretien.

Qu'est-ce qui le suscitait, le plus souvent ? Un souvenir assez vague de la rencontre, même si elle était récente, ou les paroles que tu venais de retranscrire ?

C'était des paroles, retranscrites certes, mais que j'avais entendues — ce qui n'est pas la même chose...

Ces dessins sont pour moi très intéressants : ils sont assez nouveaux et on y repère un certain nombre d'éléments iconographiques récurrents, comme si ton propre travail revenait à la charge dans ce travail-là...

Je n'avais pas d'a priori sur le dessin. Au départ, j'ai choisi un format de papier plus important que celui que j'ai utilisé pour « Radio Pétrovitch » et je me suis autorisé la couleur. Ensuite, c'est le récit entendu qui a fait naître le dessin. Le dessin est multiple, par la trace, le trait, la tache, etc., il m'a permis d'être au plus près de ce que j'avais perçu. Ça s'est traduit par une teinte, un lavis, parfois une façon d'inscrire fortement sur le papier, des précisions, des duretés... Le dessin s'est imposé comme le médium le plus approprié pour traduire la finesse, les particularités et les variations de tous ces récits. Il permet aussi le fragment, l'allusion, avec la possibilité de ne pas aller jusqu'au bout, de ne pas arrêter le sens d'une parole.

J'aimerais parler maintenant de « l'objet livre ». Sur la couverture, d'un bleu clair, ton nom en blanc disparaît presque, contrairement au titre, inscrit en rouge brique. C'est un choix délibéré ?

Oui. Parce qu'il s'agit de la parole de cent personnes, et non de la mienne. De même, le nom de l'éditeur est au dos du livre. Pour le bleu de la couverture, je souhaitais une couleur pâle : avec cent dessins très différents à l'intérieur, une couleur neutre m'a semblé préférable. J'avais le désir d'un livre dont la maquette serait celle d'un roman, un livre souple, non cartonné, qui n'évoque pas quelque chose de patrimonial, de figé. Un pavé souple, que l'on tienne bien en main, que l'on puisse plier...

Le choix de cette souplesse pourrait évoquer le flux du temps, le temps qui s'égrène... Et il y a ce parti pris, simple et efficace : après un texte d'introduction précis, les textes et leurs dessins se suivent dans l'ordre des rencontres...

Exactement. Faire un choix graphique aurait été un peu léger, par rapport aux témoignages, il me semble. Il n'y avait pas de classement à faire : la première personne rencontrée est le premier témoignage dans le livre et le dernier entretien le clôt tout naturellement. Cent personnes c'est une somme et ce principe m'a permis de rassembler cette collecte.

Au contraire d'un roman, il n'y a pas de fil conducteur narratif. C'est un livre que l'on peut ouvrir à n'importe quelle page et y trouver d'emblée « quelque chose ». C'est une sorte d'ouvrage à la manière de « La vie mode d'emploi » de Georges Perec, avec tous les ingrédients du vécu quotidien. On est à la fois dans l'histoire, la mémoire, et la relation d'un vécu. Et c'est aussi un travail littéraire. C'est ce qui fait la force contemporaine de ce projet. On peut entrer où l'on veut, dans ce livre, et y trouver le plaisir du dessin et celui de l'écriture. En fait, la continuité du travail, le lecteur ne s'en soucie pas ! Est-ce que cela te dérange ?

Rien ne me dérange dans la façon dont on peut recevoir les choses ! Elles ne m'appartiennent plus, une fois imprimées...

Et quel enseignement as-tu retiré de cette aventure ?

Que toute parole mérite d'être entendue.

PRODUCTION

Un Sourire de toi et j'quitte ma mère

Patricia Perdrizet

4, rue du Buisson Saint-Louis

75010 PARIS, FRANCE

tél 33 (0)1 42 08 20 01

fax 33 (0)1 42 38 09 22

patricia@unsouriredetoi.com

www.unsouriredetoi.com